

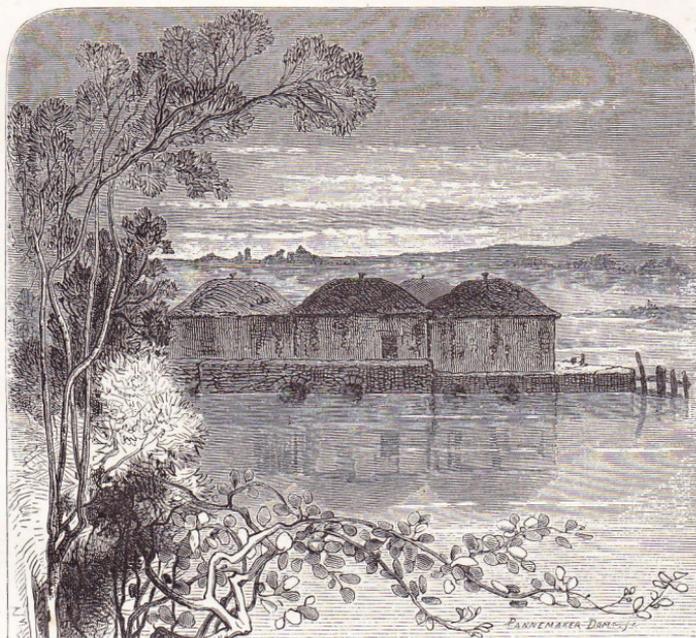
CHAPITRE IV

SÉVILLE — L'ALCAZAR — DON PÈDRE LE CRUEL — LE MUSÉE
— LA CATHÉDRALE — LES GITANOS



VANT de quitter Cordoue, nous avons voulu revoir encore une fois la mosquée; — car, chose singulière, bien que transformée en église depuis six cents ans, elle a gardé son nom musulman, et les Espagnols eux-mêmes disent toujours la *Mezquita*. C'est un enchantement de s'asseoir dans le patio, sous ces beaux orangers, les plus beaux que j'aie jamais vus : on les dirait contemporains des kalifes; j'en ai mesuré un dont le tronc a plus de trois pieds de circonférence. C'est une féerie d'errer, vers le soir, sous les longues arcades sombres de la mosquée : sans faire de grands frais d'imagination, on se croit en plein monde oriental; et à chaque instant on s'attend à voir, au détour d'une colonnade, un croyant, le front sur la dalle, faisant ses adorations du côté du levant, ou quelque derviche, accroupi dans un coin, dévidant son chapelet à gros grains.

Nous sommes revenus le long du Guadalquivir. On le franchit sur un vieux pont, aux arches hautes et solides, qu'on dit de construction arabe. On a de là une belle vue sur la ville et sur les rives du fleuve, couvertes de saules et de peupliers d'une verdure tendre. Dans le lit même de la rivière, un peu plus haut, on remarque une construction bizarre qui date aussi des Arabes : c'est un moulin, formé de voûtes



massives; pour profiter des plus basses eaux il a été établi si bas, qu'à l'époque des crues il est complètement noyé et submergé. Le meunier rentre chez lui quand le fleuve veut bien lui céder la place.

Comme nous revenions vers la ville, nous avons aperçu deux hommes à cheval, au vêtement rustique, à la mine sauvage, armés de grandes lances, qui débouchaient sur le pont. Les passants se rangeaient en hâte à leur approche, et nous n'eûmes que le temps d'en faire autant. Derrière ces hommes

venait une bande de taureaux : c'étaient des taureaux de combat que l'on conduisait au cirque pour la course qui devait avoir lieu le jour de Pâques. La marche était fermée par deux autres hommes à pied, vêtus de peaux de mouton et armés de frondes. Ces hommes sont les bergers qui gardent les taureaux dans les pâturages où on les élève : espèce de sauvages presque aussi farouches que les animaux avec lesquels ils vivent. Ils manient la fronde avec une adresse extraordinaire :



si un taureau s'écarte, la pierre va l'atteindre aussi sûrement que le projectile lancé par une arme de précision. On prétend qu'ils peuvent d'un coup de pierre casser la corne d'un taureau, ou jeter l'animal par terre. La soirée était chaude; le soleil se couchait dans un ciel embrasé. Au-dessus de la ligne noire du pont, la silhouette de ces cavaliers armés de lances, et de ces taureaux aux grandes cornes, se détachant sur l'horizon rouge, me rappelait vaguement ces *gauchos* à demi sauvages qui, dit-on, conduisent à cheval leurs troupeaux dans les *pampas* de l'Amérique du Sud.

De Cordoue à Séville, la distance est courte et se franchit

en quelques heures. Le pays est riche et varié. Une petite chaîne de montagnes court sur la droite, le long du Guadalquivir. Sur un rocher abrupt et pittoresque s'élève le château arabe d'Almodovar. La petite ville de Palma semble nichée au milieu d'un bois d'orangers. Il y a de riches cultures, mais entremêlées de vastes pâturages, de prairies marécageuses, de terres incultes. On est frappé surtout de la rareté des habitations. Ce n'est pas la terre qui se refuse ici aux efforts de l'homme, c'est l'homme qui manque à la terre.

Le premier aspect de Séville est charmant. Autant Cordoue est déserte et morne, autant Séville est vivante et gaie. Ses places spacieuses plantées d'orangers, ses belles promenades au bord du fleuve plein de navires, ses palais, son Alcazar, sa majestueuse cathédrale, que domine la tour dorée de la Giralda, ses rues propres et pavées de larges dalles, les maisons blanches, les balcons verts, les *miradores* ornés de tentures bariolées et de fleurs : tout cela lui donne la physionomie d'une capitale, et surtout d'une ville de plaisir.

Il est vrai que nous arrivons à une époque de fête. Les cérémonies de la semaine sainte attirent à Séville un grand nombre d'étrangers : on y vient de trente lieues à la ronde. Les hôtels regorgent et les prix sont doublés. Nous sommes logés dans la rue la plus passante de Séville, *calle de Sierpes*, près de la place de la Constitution. L'hôtel n'est pas bon ; mais la situation est agréable, et notre appartement des plus séduisants. Le patio, entouré de colonnes de marbre, est encombré de citronniers et d'orangers, de bananiers et d'amandiers en fleur. Nos chambres, au premier étage, s'ouvrent sur une galerie vitrée, où le soleil entre à flots par de larges baies ; les orangers y inclinent, comme pour les offrir à la main, leurs branches chargées de fleurs et de fruits.

Nous sommes ici en pays de connaissance. Nous y avons retrouvé plusieurs des Français qui étaient à Andujar, et avec

qui les épreuves partagées nous ont mis tout de suite sur un pied de demi-familiarité. Deux autres touristes avec qui la même aventure nous a liés encore plus intimement, sont venus de Cordoue en même temps que nous : l'un est un jeune Français de Bordeaux, M. du S^{***}; l'autre est un Sicilien, le marquis de Sch^{***}. Leur itinéraire est le même que le nôtre : ils vont à Gibraltar et de là à Grenade. Nous formons ainsi, à l'hôtel de l'Europe, toute une petite et très agréable colonie.

D'après les renseignements qu'on nous donne, les cérémonies religieuses et les processions remplissent, à Séville, les trois derniers jours de la semaine sainte. Pendant ces trois jours, la vie ordinaire est comme suspendue dans toute la ville : les magasins sont fermés, les musées sont fermés; les tableaux des églises sont voilés et invisibles; on n'est plus admis à visiter les monuments publics. Aussi prenons-nous nos mesures pour utiliser le temps qui nous reste avant le commencement des fêtes : aujourd'hui et les deux jours suivants nous irons visiter l'Alcazar, le musée, la Charité, la manufacture des tabacs.

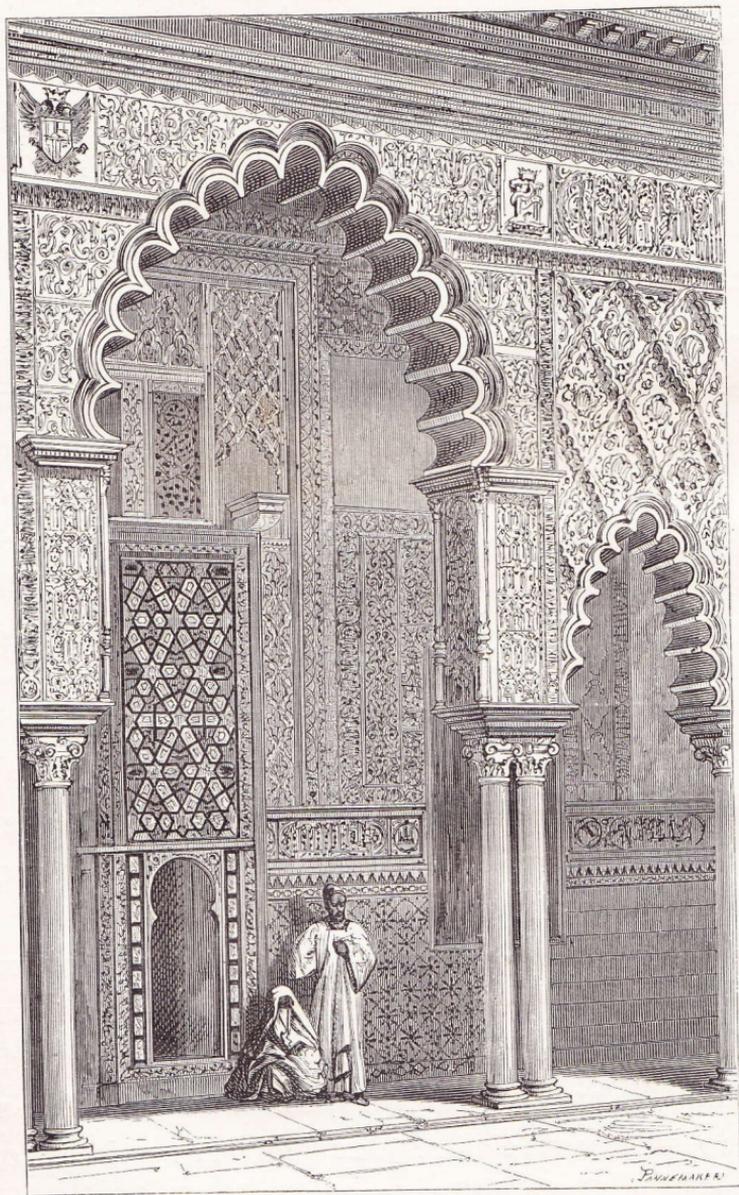
L'Alcazar de Séville est, avec l'Alhambra, le monument le plus précieux et le plus complet que l'architecture arabe ait laissé en Espagne. On l'a restauré, il y a quelques années, grâce à l'initiative du duc de Montpensier, avec un soin et un goût dignes d'éloges. De honteuses dévastations y avaient été commises : à une certaine époque on en avait fait une caserne ; les baïonnettes des soldats avaient, en nombre d'endroits, labouré les murs et affreusement déchiré ces délicates dentelles de stuc dont ils étaient revêtus. Ailleurs, les arabesques disparaissaient à demi noyées sous d'épaisses couches de badigeon ou de lait de chaux. On les a remises au jour; on a réparé les parties détruites, en reproduisant exacte-

ment les dessins primitifs ; on a rétabli les riches couleurs d'or, d'azur, de vermillon, qui les ornaient. Les faïences vernies ou *azulejos* qui formaient les lambris ont été, sinon reproduites (car on en a perdu le secret), du moins imitées.

Pour qui n'a pas vu Grenade, il est difficile d'imaginer rien de plus merveilleux que cet Alcazar. On se croit dans un palais de fées. On est étonné, charmé, ébloui. Les murailles semblent tendues d'une guipure de soie et d'or. Je ne crois pas qu'on ait jamais égalé les Arabes dans l'art de la décoration intérieure. Malgré la profusion des ornements qui revêtent les salles jusqu'aux voûtes, et les voûtes elles-mêmes, il n'y a dans l'ensemble, tant les formes sont variées et élégantes, ni lourdeur, ni surcharge, ni étalage de richesse. Seulement, dans son état actuel, et après les récentes restaurations qu'on y a faites, l'Alcazar a peut-être un défaut : ses peintures ont trop d'éclat, les couleurs sont trop vives, les tons sont trop durs. Est-ce la faute des artistes modernes, qui n'ont pas su donner à leur œuvre cette harmonie qu'on trouve dans les décorations dues à la main des Arabes ? est-ce tout simplement que le temps n'a pas encore posé sur ces couleurs toutes fraîches la teinte adoucie qu'il met sur toutes choses ? Je ne sais ; mais j'ai vu depuis l'Alhambra, et je dois dire que son ornementation intérieure est d'un effet bien plus harmonieux et plus doux à l'œil. J'ajoute que sous le rapport de l'architecture et des détails intérieurs, pour l'élégance, la délicatesse, la légèreté aérienne, le palais de Grenade dépasse de bien loin tout ce qu'on voit à l'Alcazar de Séville.

Il y a cependant ici une chose pour laquelle il faut faire exception : c'est le patio, qui est, à mon avis, la plus belle partie de l'édifice. Il est pavé de marbre, avec une fontaine au milieu, entourée de myrtes et de fleurs. La galerie qui en forme les quatre côtés est soutenue par de belles colonnes de marbre blanc, accouplées deux à deux, et portant des arcades

à trèfles : ces arcades, découpées à jour, sont d'une grâce et d'une légèreté merveilleuses,



L'ALCAZAR DE SÉVILLE

L'Alcazar de Séville a été, pour la plus grande partie, construit par le roi don Pèdre I^{er}, celui que l'histoire a appelé don

Pèdre le Cruel. On lit encore sur le portail principal cette inscription qu'il y a fait mettre :

« Très haut, très noble et très puissant conquérant, don
« Pedro, roi de Castille et de Léon, fit construire ce palais
« et cette façade, l'an MCCCLXII. »

Ce qui explique le style de l'édifice, c'est que, bien qu'élevé sous un roi espagnol et chrétien, il fut bâti par des architectes arabes. A cette époque, les Arabes seuls, en Espagne, cultivaient les arts et les sciences; seuls ils avaient des astronomes, des médecins, des architectes, des ingénieurs. A la guerre, les rois chrétiens étaient obligés d'avoir recours aux ingénieurs arabes pour la construction et l'emploi des machines dont on se servait pour battre les murailles des villes assiégées. Ainsi, en 1364, don Pèdre, voulant faire le siège d'une petite place du royaume de Valence, Castel-Favib, est obligé de faire venir de Carthagène deux Maures, fils d'un ingénieur célèbre qu'on nommait maître Ali, pour construire les engins dont il a besoin. Plus d'une fois les architectes musulmans furent appelés jusqu'à Tolède et à Burgos par les rois chrétiens, pour y diriger leurs travaux. La langue elle-même a gardé la trace de ce fait : en espagnol, le mot qui signifie maçon est un mot qui vient de l'arabe *albanil*.

Près de la porte du patio dont j'ai parlé on montre, sur les dalles de marbre, une tache indélébile, couleur de rouille : c'est là, selon la tradition populaire, que fut tué, par ordre de don Pèdre, l'infant don Fadrique, son frère naturel. Un implacable ressentiment était resté au fond du cœur du roi contre ses deux frères, Henri de Trastamare et don Fadrique, qui, en 1354, s'étaient unis contre lui aux seigneurs révoltés, et l'avaient retenu quelque temps prisonnier à Toro. Henri, craignant quelque piège, s'était réfugié en Languedoc; don Fadrique, plus confiant, s'était réconcilié avec don Pèdre, et le

servait loyalement. En 1358, il venait de reconquérir pour le roi la ville de Jumilla, dans le royaume de Murcie, quand il



MORT DE L'INFANT DON FADRIQUE

apprit que don Pèdre le mandait à Séville. Il s'y rend en hâte, pensant n'avoir mérité que ses bonnes grâces. Le roi le reçoit de l'air le plus gracieux. Mais à peine avait-il franchi la porte

que les gardes l'arrêtent. Il leur échappe, fuit dans la cour, et essaye de se défendre; mais la poignée de son épée s'embarasse dans son baudrier : il est assommé à coups de masses par les albalétriers. Pendant ce temps, un des gentilshommes de sa suite, son premier écuyer, Sancho Ruiz de Villegas, se réfugie dans l'appartement de Maria de Padilla, et saisit dans ses bras une de ses filles pour s'en faire un rempart contre les meurtriers. Mais le roi, qui le suit la dague au poing, lui fait arracher l'enfant, et lui porte le premier coup. Les courtisans l'achèvent. Don Pèdre descend ensuite dans la cour, où gisait son frère immobile, mais respirant encore. Il s'approche, le regarde attentivement, et, tirant son poignard, le remet à un esclave africain pour donner le coup de grâce au moribond. Cela fait, il rentre au palais, et va se mettre à table ¹.

Ce don Pèdre, auquel l'histoire a infligé le surnom de Cruel, Philippe II voulait qu'on l'appelât le Justicier. On comprend que les rois absolus aient essayé de réhabiliter cette sombre figure. Pèdre a été un tyran; mais, comme Louis XI, ç'a été un roi. Dans l'anarchie féodale du xiv^e siècle, il a défendu la royauté que les seigneurs commençaient à abaisser, et qu'ils devaient si fort humilier sous Henri IV; il a guerroyé contre les grands vassaux, et leur a fait couper la tête. C'étaient là des titres à la reconnaissance et à l'admiration de ses successeurs. Mais cette réhabilitation intéressée n'a pu l'emporter sur la tradition populaire; et il faut que les cruautés de don Pèdre aient bien fortement frappé l'imagination du peuple pour qu'il ne les lui ait pas pardonnées en considération du mal qu'il a fait aux grands.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que don Pèdre vivait à une époque de mœurs violentes et sauvages. Les chroniques du

¹ Ayala, *Chronique*, p. 237-243. — Mérimée, *Histoire de don Pèdre*, chap. vi.

temps sont pleines de faits qui nous peignent cette société sous les plus effroyables couleurs. La force y règne seule; les hommes vivent comme des animaux de proie. Le sang coule à flots; le meurtre et la vengeance sont partout. Nul respect, nulle pitié des femmes et des enfants. La mort est un spectacle où l'on se complaît. Comme les pachas turcs qui, aujourd'hui encore, font exécuter devant eux les condamnés, les rois d'alors, toujours accompagnés de leurs exécuteurs, faisaient



décapiter leurs ennemis en leur présence, et même quelquefois les frappaient de leur propre main. Quand les albalétriers royaux allaient faire une exécution au loin, quand ils avaient assassiné quelque seigneur dont le roi craignait l'ambition ou convoitait la ville, ils lui rapportaient, suspendue à l'arçon de leur selle, la tête de la victime. C'était encore là une coutume orientale, empruntée par les chrétiens aux kalifes : la tête coupée était à la fois le trophée du vainqueur et la preuve que l'envoyé avait fidèlement rempli son mandat.

Les poésies populaires nous offrent de ces mœurs une peinture qui n'est pas moins fidèle; et qui est plus vive encore que celle de l'histoire. On voit éclater là, dans toute sa violence et

son âpreté, le caractère du peuple et l'esprit de l'époque. Sous le récit, qui est parfois légendaire, il y a en effet un fond vrai; ce sont les passions, les idées, les habitudes du temps. Lisez le *Romancero*, et vous connaîtrez, mieux que si vous aviez parcouru les gros in-folio de Mariana, le moyen âge espagnol, le génie batailleur et féroce de ces siècles barbares.

Une des victimes de don Pèdre sur lesquelles la pitié populaire s'est le plus attendrie, et dont elle a chanté les malheurs de la manière la plus touchante, est sa femme, l'infortunée Blanche de Bourbon. Elle était nièce du roi de France, Charles V, jeune, belle, douée de toutes sortes d'aimables qualités. Le mariage avait été célébré solennellement à Valladolid, le 3 juin 1353. Deux jours après, don Pèdre abandonnait Blanche, et allait à Montalvan retrouver cette Maria de Padilla dont il subit toute sa vie l'empire. Quelques écrivains ont prétendu que le roi avait surpris une intrigue coupable entre la reine et son frère don Fadrique : ce n'est là qu'un roman imaginé à plaisir, et dont il n'y a pas trace dans les historiens contemporains.

Bientôt, craignant que Blanche ne devînt un appui pour les seigneurs révoltés contre lui, il la fait enlever de Medina del Campo, où elle s'était retirée, et l'enferme dans un château fort. Délivrée un instant pendant la captivité de don Pèdre à Toro, elle ne tarda pas à retomber entre les mains de son bourreau. Plusieurs années se passent sans qu'on entende parler d'elle. Puis tout à coup, en 1361, la nouvelle se répand que la reine Blanche est morte subitement au château de Xérès de la Frontera. Elle était âgée de vingt-cinq ans, et avait passé huit années en prison.

Tous les auteurs contemporains attribuent cette mort à don Pèdre. Ayala va jusqu'à nommer les exécuteurs de cet odieux assassinat. Ce qui est moins prouvé, c'est que Maria de Padilla ait trempé dans ce crime, et excité même, comme le veut la

tradition populaire, le roi à le commettre. Quoi qu'il en soit, les vieilles romances enveloppent la favorite, « la belle tigrresse, » dans la réprobation que souleva la mort mystérieuse de la reine Blanche. Blanche, près de mourir, chante son chant funèbre :

« O France, ô ma douce patrie, pourquoi ne m'as-tu pas
 « retenue, quand tu m'as vue partir pour venir souffrir dans
 « cette Espagne. Je ne me plains pas de ce noble pays ; car ses



« habitants ont compati à mes maux. Mais voici que le roi
 « permet, contre le vœu de la Castille et pour complaire à
 « Padilla, que sa femme légitime périsse!...

« Castille! Castille! que t'ai-je fait? Je ne t'ai point trahie;
 « et la couronne que tu m'as donnée était pleine de sang et
 « de douleurs! Mais j'en attends une au ciel qui vaudra
 « mieux... »

Le roi don Pèdre se plaisait à Séville. C'est à l'Alcazar même, dans une sorte de harem, qu'il avait royalement établi Maria de Padilla. On montre encore, dans une partie reculée du palais, près des jardins somptueux qui l'avoisinent, les bains

à la mode orientale qu'il avait fait construire pour elle, et qui portent encore son nom. Cela n'empêchait pas qu'en même temps, dans la Tour-de-l'Or, qui s'élève à peu de distance de là, au bord du Guadalquivir, fût installée non moins publiquement une autre favorite, Aldonza Coronel.

A cette époque, Séville était déjà depuis un siècle la capitale des rois de Castille. Quoiqu'elle commençât à déchoir de la splendeur qu'elle avait atteinte sous les Maures, elle offrait à ces rudes Castellans, à ces âpres hommes du Nord qui depuis quatre siècles guerroyaient dans les montagnes, toutes les dangereuses délices d'un climat voluptueux et d'une civilisation raffinée. Grâce à des guerres incessantes, les princes espagnols gardaient encore leurs vertus militaires; mais pour le reste, ils avaient subi l'influence ordinaire des civilisations méridionales sur les hommes du Nord. Ils avaient pris aux Arabes leurs vices, sans leur prendre leurs qualités : ils alliaient les mœurs voluptueuses de l'Orient aux mœurs violentes et féroces de l'Occident. Les rois de Séville furent trop souvent des sultans qui n'avaient de chrétien que le nom, et qui ne valaient pas toujours leurs ennemis, les kalifes.

Ce n'est pas seulement l'Alcazar qui est plein des souvenirs de don Pèdre : on les retrouve partout dans Séville. La légende, sans doute, s'y mêle un peu à l'histoire; mais elle n'atteste que mieux quelle place ce prince a occupée dans la mémoire et l'imagination du peuple par ses bizarreries, ses amours violentes, ses cruautés froides, et même ses actes de justice un peu fantasques.

On raconte qu'à l'exemple des kalifes de Badgad, il aimait à parcourir seul, la nuit, sous un déguisement, les rues de Séville. Une nuit, il est arrêté par un inconnu qui veut lui barrer le passage : une querelle s'engage, les épées sont tirées, et le roi tue son adversaire. Quand la ronde de nuit arriva, il avait disparu. Mais une vieille femme qui avait vu le duel dé-

clara que celui qui s'était enfui faisait entendre en marchant un bruit singulier; or tout le monde savait que le roi, par suite d'un défaut de conformation, avait en marchant un craquement particulier des genoux. Don Pèdre s'avoua coupable, et fit donner une somme d'argent à la vieille; mais comme la loi portait que le meurtrier devait être décapité et sa tête exposée sur le lieu du crime, il ordonna que sa tête sculptée en marbre fût placée dans une niche, à l'endroit où avait eu lieu le combat. On voit encore ce buste à Séville dans la rue de *Candilejo*.



Les actes de justice de don Pèdre ont été rares; ses vengeances et ses cruautés furent sans nombre. Presque tous les membres de sa famille tombèrent sous ses coups. Ses deux plus jeunes frères naturels, deux enfants, l'un de dix-neuf, l'autre de quatorze ans, sont assassinés dans leur prison de Carmona. Don Juan d'Aragon, son cousin, qui l'avait aidé à tuer don Fadrique, est tué lui-même, dans le palais du roi. La reine Leonor, sa tante; dona Juana de Lara, sa belle-sœur; Isabelle, veuve de don Juan, sont l'une après l'autre emprisonnées et mises à mort. Tous ceux qui portaient ombrage au tyran ou provoquaient sa cupidité, étaient frappés. Samuel Lévi, son trésorier ou ministre des finances, étant devenu trop riche, il le fit appliquer à la question; le malheureux mourut dans les tortures, et ses biens furent confisqués

par le roi. Il savait si bien dissimuler et feindre, que ses familiers eux-mêmes y étaient trompés. Plus d'un fut tué à sa table même, notamment Alvarez Osorio : les deux arbalétriers qui étaient les exécuteurs habituels des vengeances royales l'assommèrent devant don Pèdre, et lui coupèrent la tête.

Tous ces crimes soulevèrent à la longue l'indignation de la Castille. Ils n'expliquent que trop le jugement que porta sur don Pèdre la conscience populaire, en l'appelant « l'âme la plus cruelle qui ait jamais vécu dans la poitrine d'un chrétien » :

Alma mas cruel
Que vivió en pecho cristiano.

On sait comment il mourut. Un crime termina cette vie souillée de crimes. Assiégé dans le château de Montiel, par son frère Henri de Trastamare, à l'aide duquel était venu du Guesclin avec ses grandes compagnies, don Pèdre, une nuit, essaye de s'échapper sous un déguisement : traahi, surpris, il est tué à



coups de poignard, après une lutte corps à corps avec son frère. Il ne fallait rien moins qu'un fratricide pour clore dignement cette vie pleine de forfaits, et qui rappelle l'histoire des Atrides.

En sortant de l'Alcazar nous sommes allés au musée. Le musée de Séville est riche en tableaux de Murillo et de Zurbaran. Malheureusement il est en réparation; la plupart des tableaux sont décrochés et entassés dans un coin : les Zurbaran sont de ce nombre; je le regrette d'autant plus que c'est ici que se trouvent les plus belles œuvres de ce peintre si original. Les tableaux de Murillo du moins sont visibles : c'est de quoi nous consoler.

Murillo est né à Séville, et il y a passé sa vie presque tout entière. Il n'est donc pas étonnant que ses œuvres y soient nombreuses : il n'y en a pas seulement au musée, qui s'est formé de la dépouille de beaucoup de couvents; il y en a aussi, et de considérables, dans l'église de l'hôpital et à la cathédrale.

La fécondité de ce grand peintre était prodigieuse. C'était un de ces génies heureux qui produisent sans effort, comme en se jouant, et dont la main obéissante et prompte suit, sans le ralentir, l'élan de la pensée. Rien qu'à Séville, dans la salle du musée qui porte son nom, il y a une vingtaine de toiles, dont la plus petite a dix à quinze pieds de haut. De ces peintures, quelques-unes sans doute portent la trace d'une improvisation trop rapide; mais toutes sont des merveilles de coloris, et plusieurs sont des œuvres éminentes.

Deux surtout : l'une est *Saint Félix de Cantalicio recevant l'enfant Jésus des mains de la Vierge*. L'expression du saint est belle; mais la tête de la Vierge est une des plus charmantes qu'ait peintes Murillo. Elle nage dans une lumière blonde et transparente; les traits sont d'une délicatesse ex-

quise : ce n'est pas encore la beauté idéale de Raphaël, ce n'est pas encore le divin ; mais c'est une beauté angélique et déjà surhumaine.

L'autre tableau est supérieur encore ; il représente saint Thomas de Villanueva donnant l'aumône. La figure de l'évêque, couronnée de la mitre blanche, se détache sur des fonds harmonieux où la lumière glisse à travers les colonnes d'un palais. Sur ce calme visage, il y a un mélange de grâce et de majesté, de simplicité noble et de douceur évangélique. Dans toute cette composition, Murillo a su allier à un degré rare la fermeté du modelé à la suavité de la couleur.

A l'hôpital de la Charité, on voit deux vastes toiles qui se font pendant : *Moïse frappant le rocher* et *la Multiplication des pains*. Elles sont parmi les plus célèbres de Murillo ; je n'ira pas jusqu'à dire parmi les meilleures. Le peintre ne s'est guère préoccupé du côté religieux de son sujet : il semble n'y avoir vu qu'une occasion de composer de grands paysages et de beaux groupes de figures.

Ainsi, sous le rapport du style, son *Moïse* est fort inférieur au *Moïse* du Poussin, dont la gravure est si connue. Mais où Murillo retrouve sa supériorité, c'est dans la puissance du coloris, la vérité des détails et la belle harmonie de l'ensemble. Si vous ne songez plus ni à Moïse ni aux Israélites ; si vous ne voyez là qu'une troupe de voyageurs ou d'émigrants se désaltérant à la source d'un fleuve, la scène est vivante ; ces femmes qui se penchent pour remplir leurs vases d'airain, cette mère qui donne à boire à son enfant, ces groupes confus d'hommes et de chevaux : tout cela est plein de mouvement et de naturel, de grâce et de naïveté.

Dans *la Multiplication des pains*, mêmes défauts et mêmes qualités. Le sujet n'est ici que l'accessoire, c'est le paysage qui est le principal ; mais ce paysage est magnifique ; les lignes sont simples et grandes ; la terre, le ciel sont d'une couleur

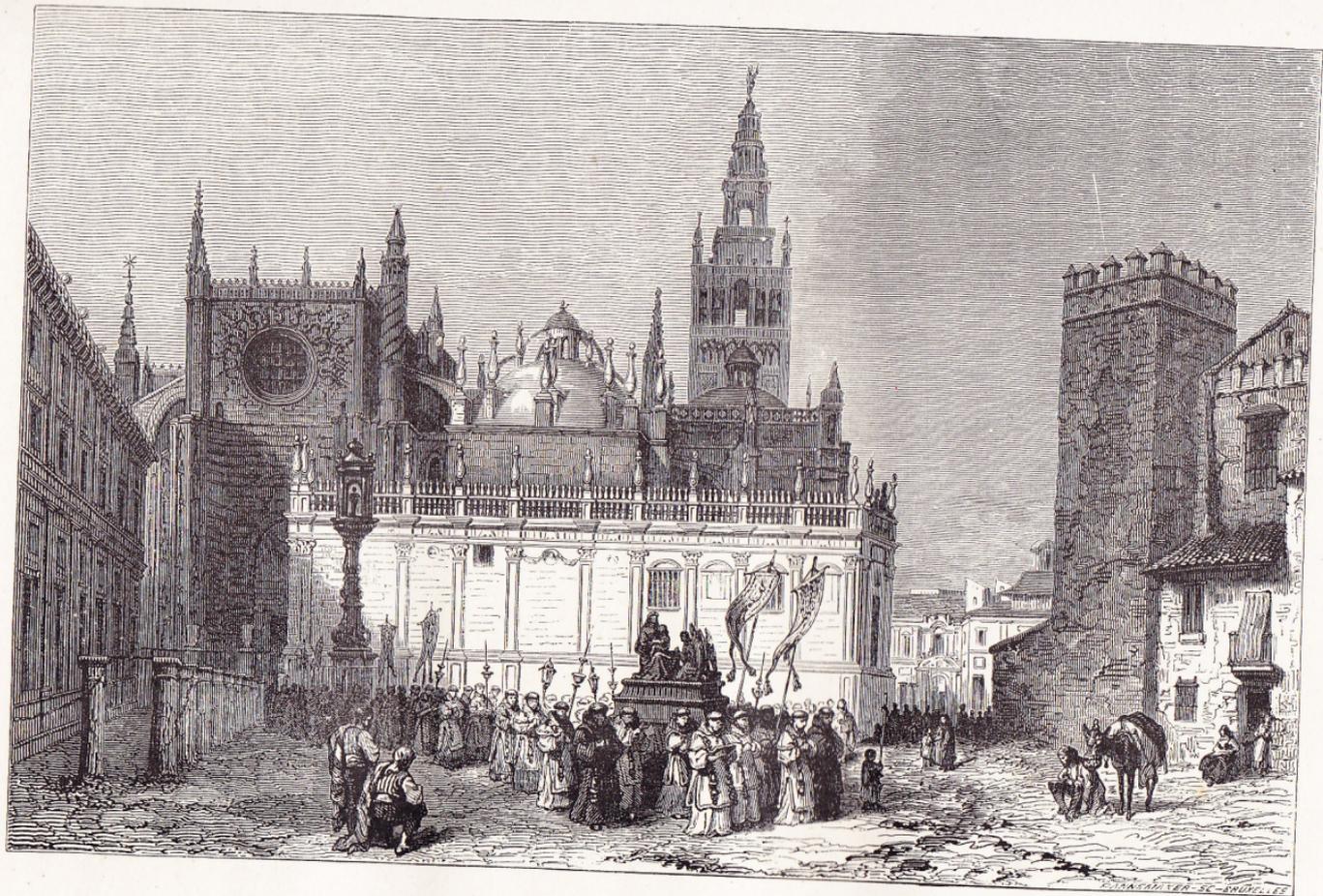
admirable. Tous ces grands peintres de la figure humaine ont été, quand ils l'ont voulu, de grands paysagistes.

Le *Saint Antoine de Padoue*, que plusieurs considèrent comme le chef-d'œuvre de Murillo, et qu'il faut mettre du moins au nombre de ses plus belles compositions, est à la cathédrale. Le tableau a noirci ; il est d'ailleurs mal éclairé. La chapelle où on l'a mis ne prend le jour que par une fenêtre formée d'un vitrail bleu : on dirait qu'on s'est ingénié pour empêcher de le voir. Le peintre triomphe de tout : en dépit du temps qui l'a brunie, en dépit des mauvaises conditions où elle est placée, la lumière semble ruisseler sur cette toile. Le saint est en extase ; son visage rayonne de joie et d'amour : devant lui, le ciel s'ouvre ; la nuée qui s'abaisse semble épancher un fleuve de clarté céleste, et l'enfant Jésus, doucement porté sur les ondes lumineuses, descend vers le saint comme attiré par la force de sa prière. La tête de saint Antoine respire l'ardente piété et l'ivresse de l'amour divin ; il y a dans le mouvement du corps un élan passionné. La couleur est d'une suavité pénétrante ; la composition tout entière a une harmonie veloutée qui caresse le regard. Je ne crois pas que jamais peintre ait donné à la vision extatique une pareille puissance de réalité. Murillo a traité souvent des sujets analogues ; dans aucun il n'a mis un sentiment aussi profond, ni déployé avec autant d'éclat la magie de son pinceau.

On a dit que Murillo était, dans sa peinture, dénué de sentiment religieux : c'est là, à mon avis, une exagération et une injustice. Mais il y a une nuance qu'il faut noter. Ce qu'exprime Murillo, c'est plutôt la piété attendrie, l'amour du chrétien pour la Vierge et pour Jésus, que l'adoration, mêlée de crainte, des mystères et des grandeurs sublimes de la Bible et de l'Évangile. La peinture de Murillo est une peinture vraiment espagnole, faite pour un peuple plus passionné que réfléchi, plus sensuel que spiritualiste ; elle parle moins à l'es-

prit que celle des Raphaël et des Léonard de Vinci, qui s'était nourrie à la fois de l'idéal antique et de l'idéal chrétien. Mais c'est là la faute du temps et du pays, plus que celle de l'homme. Et puis, Murillo n'avait jamais vu l'Italie.

J'ai parlé du *Saint Antoine de Padoue*, qui est à la cathédrale, avant de parler de la cathédrale : c'est Murillo qui m'a entraîné; on s'attarde aisément avec lui. Revenons, si vous voulez bien, à la cathédrale, qui en vaut la peine. C'est, sans contredit, la plus belle église de l'Espagne, et on peut dire l'une des plus belles du monde. Bâtie sur l'emplacement d'une ancienne mosquée, elle en a conservé les hautes murailles d'enceinte, le magnifique portail en arc arabe, et la cour mauresque plantée d'orangers (*patio de los Naranjeros*). L'édifice est du style gothique le plus simple et le plus sévère : il est partagé en cinq nefs. Les voûtes, qui reposent sur de minces piliers formés de faisceaux en colonnettes, sont d'une élévation extraordinaire : je ne me rappelle rien, si ce n'est peut-être le dôme de Cologne, qui approche de cette hardiesse et de ce prodigieux élan. Comme à la Seo de Saragosse, les nefs latérales ont, à peu de chose près, la même hauteur que la nef du milieu : l'effet est grandiose, imposant. Malheureusement, comme toujours, un chœur, de ce style bâtard et surchargé d'ornements qu'on appelle *plateresque*, occupe le centre de l'édifice et nuit singulièrement à l'aspect général. On a peine à comprendre comment cette malencontreuse disposition s'est introduite et généralisée en Espagne. Déplorable au point de vue de l'art, puisqu'elle rompt de toutes parts les grandes lignes de la basilique, elle me paraît non moins malheureuse au point de vue des solennités du culte. L'autel principal, en effet, se trouvant enveloppé dans cette enceinte carrée, on ne peut l'apercevoir que par les deux ouvertures latérales qui le séparent du chapitre. Combien n'est pas plus favorable à la majesté du culte la disposition de nos cathé-



CATHÉDRALE DE SÉVILLE

drales, où, tout au fond de l'immense nef, sous l'ample courbure des voûtes, s'élève, en vue de tout le peuple prosterné, l'autel, sur les degrés duquel se déploie la pompe des cérémonies !

La Giralda, qui sert aujourd'hui de clocher à la cathédrale, et qui se trouve située à l'un des angles du patio, est une tour de construction arabe. Elle fut élevée, vers l'an 1000, par l'ordre du kalife Yacoub-al-Mansour, et destinée à servir d'observatoire. Elle est carrée, toute en briques d'une belle couleur rose, avec des dessins en relief d'un caractère très élégant. Au xvi^e siècle, on l'a surmontée, pour loger les cloches, d'une sorte de beffroi, de forme ronde et de style roman, qui jure avec le reste du monument.

On nous avait recommandé de visiter la manufacture des tabacs. Ce qu'on y va voir, je le dis bien vite, ce ne sont ni les tabacs ni la manufacture; c'est le personnel, et il faut ajouter le personnel féminin, qui se montre là sous un aspect particulier et assez curieux. Il nous restait une journée de liberté avant les fêtes; c'était un moyen de l'employer.

Nous traversâmes rapidement les salles basses, où l'on respire une vapeur âcre qui prend à la gorge et cause une toux convulsive, et nous montâmes tout de suite dans les ateliers du premier étage. Il y a là plusieurs centaines de femmes, occupées à rouler des cigarettes; on y trouve réunis tous les types de la race andalouse. Ces femmes revêtent, pour se livrer à leur travail, un costume grossier : les robes à volants, les jupons garnis de dentelles sont suspendus aux portemanteaux. Beaucoup sont extrêmement jolies : celles-là même qui ne le sont pas n'ont rien de cette laideur vulgaire, de cette physionomie dégradée qu'offre si souvent aux regards la population féminine de nos manufactures. Presque toutes ont des fleurs dans les cheveux, et cette coiffure élégante fait contraste avec le négligé du costume. Les Espagnoles prennent un soin

extrême de leur chevelure : elles ont toutes leur peigneuse, et les femmes même du peuple se font coiffer plusieurs fois par jour. On nous dit que ces fleurs qu'elles mettent toutes dans leurs cheveux, ont aussi un langage. Quand la fleur est placée sur le côté, cela veut dire que la jeune fille a un fiancé, un *novio*; quand elle est mise sur le milieu du front, c'est que la jeune fille est libre et que le cœur est à prendre. J'ai vu bien rarement la fleur au milieu du front.



Parmi ces ouvrières, il y a des gitanas en grand nombre. On les reconnaît à leurs cheveux un peu crépus, à leur peau basanée : le profil est généralement busqué, l'œil fauve et mobile. Il y a un proverbe espagnol qui dit : « œil de gitano, œil de loup. » Mais celles qui sont belles ne le sont pas à demi; elles ont quelque chose de noble et de fier qu'on ne trouve point chez les autres femmes.

Les gitanos étaient autrefois très nombreux à Séville; ils peuplaient presque à eux seuls le faubourg de Triana. Quoique un peu dispersés aujourd'hui, on en rencontre encore beaucoup. Cette race étrange a toujours pullulé en Espagne, et particulièrement en Andalousie. Il semble que ce soleil, qui

est presque le soleil d'Orient, lui rappelât sa première patrie. On sait, en effet, que les gitanos, les mêmes que nos Égyptiens ou Bohémiens, que les gypsies d'Angleterre et les zingari d'Italie, sont un peuple des bords de l'Indus (les Tsiganes), chassé de son pays par des révolutions politiques ou des persécutions religieuses. L'Europe les vit apparaître vers la fin du xiv^e siècle. Des bords du Danube, où fut leur première halte, ils se répandirent bientôt jusqu'aux dernières limites du continent, et ne s'arrêtèrent dans leur course vagabonde que sur les rivages de l'Atlantique.

Leur langue, qui se rattache par une filiation très claire au sanscrit, la langue sacrée de l'Inde; leurs traits même, qui se rapportent encore au type indou, mettent hors de doute leur origine orientale. L'existence de ce peuple, depuis cinq siècles, est une des singularités les plus curieuses de l'histoire. Ils ont traversé l'Europe en tout sens, et ne se sont fixés nulle part. Ils se sont mêlés à toutes les nations occidentales, sans jamais se fondre avec aucune. Campés en quelque sorte au milieu d'elles, vivant sur les chemins, dans les landes, tout au plus dans les faubourgs des villes, redoutés des populations sédentaires, et exerçant toutes sortes de métiers suspects, cette nation mystérieuse et nomade est restée obstinément, invinciblement en dehors de la civilisation moderne, qui l'enveloppe sans pouvoir la pénétrer.

C'est une chose étrange que cette persistance de certaines races qui ne sont altérées ni par le temps ni par les influences environnantes. Il n'y a que les Juifs qui offrent (encore est-ce à un moindre degré) un second exemple d'un pareil phénomène. Et peut-être dans les deux cas le même fait trouve-t-il son explication dans la même cause : la persécution, l'antipathie de mœurs et de religion, qui a fait de ces exilés, de ces proscrits, une sorte de race maudite, redoutée, haïe, traitée en ennemie par le genre humain.

A travers des vices traditionnels, des habitudes incorrigibles de vol et de vagabondage, les gitanos ont gardé cependant deux vertus, la chasteté des femmes et le sentiment de la famille. Ils ne se marient qu'entre eux. Ils ont leurs lois, leurs coutumes, on peut dire leur religion; car il est douteux qu'ils soient chrétiens autrement que de nom.

Il y a une trentaine d'années, un Anglais, George Barrow, membre de la Société biblique de Londres, essaya de répandre la Bible parmi eux. Il apprit leur langue, vécut avec eux pendant plusieurs années, traduisit en zingari l'Évangile de saint Luc, et parvint à le faire imprimer à Madrid. Que pensez-vous qu'ils firent de ce livre? Ils le regardaient comme un talisman, une amulette, et le mettaient dans leur poche quand ils allaient voler ou faire quelque mauvais coup¹.

En revenant de la manufacture des tabacs, nous avons visité le palais de San-Telmo, qui appartient au duc de Montpensier. L'édifice est un ancien collège, et n'a rien de remarquable; mais le prince, qui a hérité de sa race le goût des belles choses et le culte éclairé des arts, en a fait une sorte de musée. Outre des antiquités précieuses, il y a une galerie qui contient des tableaux du premier ordre, parmi lesquels j'ai noté le *Caton d'Utique* de Ribera et une Vierge charmante de Murillo. Mais la vraie merveille de San-Telmo, ce sont ses jardins. Renouvelant par un utile exemple l'art ingénieux des irrigations, que les Maures avaient poussé si loin en Espagne, le duc a amené dans son parc les eaux du Guadalquivir; et son parc s'est couvert comme par enchantement d'une admirable végétation. On se promène sous des bois d'orangers, dont les fruits d'or jonchent la terre: des arbres d'Amérique dont on n'a pu me dire le nom, et qui sont d'une taille gigantesque, se mêlent aux mimosas, aux palmiers, à mille plantes

¹ *The Bible in Spain*, par G. Barrow.

exotiques, à mille arbustes rares. On voit là tout ce que l'intelligence et le travail pourraient obtenir d'une pareille terre et d'un pareil climat.



Nos compagnons de voyage avaient organisé pour le soir un ballet national : c'était une trop bonne occasion pour la manquer. Il est entendu d'ailleurs, comme il y a des dames, que

tout se passera avec décence. La salle de bal, dans une espèce de cabaret, ne brillait pas par l'élégance; mais nous avions six ou huit danseuses, deux danseurs, et un orchestre composé d'un guitariste et d'un chanteur. Quatre danseuses, dans le costume espagnol traditionnel, jupon de couleur éclatante, orné de dentelles noires et de paillettes, nous ont dansé d'abord le bolero, la cachucha, le jalero de Xérès, la danse de la cape et du chapeau. Quelques-unes de ces danses sont originales et gracieuses; mais depuis quelque trente ans tout le monde les a vues en France sur nos théâtres. Ce qui m'a plu davantage, ce sont deux gitanas qui, dans leur costume de femmes du peuple, ont exécuté devant nous une danse bohémienne ou mauresque, je ne sais lequel, pleine de caractère. La guitare accompagne, pendant que le chanteur, d'une voix gutturale et stridente, fait entendre un chant étrange et sauvage, tour à tour traînant et précipité. La danseuse, qui est seule, tantôt imite avec les doigts le bruit des castagnettes, tantôt frappe dans ses mains; et le cœur de temps en temps bat aussi des mains pour marquer la mesure. L'une de ces femmes, qui avait déjà passé la première jeunesse, avait dû être d'une rare beauté : de grands traits, la bouche fine et fière, des cheveux d'un noir bleu, un œil tranquille avec des éclairs qui jaillissaient par instants, et ce teint aux chauds reflets, qui a fait si bien dire au poète :

Tu n'es ni blanche ni cuivrée,
Mais on dirait qu'on t'a dorée
Avec un rayon du soleil.

Sa démarche, ses gestes, avaient une noblesse naturelle, cette noblesse qui tient, ce semble, à la race. Quand elle s'avancait, la tête droite, un bras relevé, l'autre pendant, frappant la terre du pied comme par des appels précipités, elle avait des attitudes et un port de reine. Ces mouvements obliques,

ces torsions de hanches qui ressemblent à des ondulations de couleuvre, et qui sont propres aux danses espagnoles et mauresques, n'avaient rien chez elle de cette vulgarité choquante qu'ils ont trop aisément, et même n'étaient pas sans une certaine grâce.

Il y a longtemps que les femmes de l'Andalousie sont renommées pour leurs danses. Déjà, chez les Romains de l'empire, les danseuses de Gadès étaient recherchés dans les fêtes et les festins où ces maîtres du monde épuisaient en monstrueuses débauches les trésors et les voluptés de l'univers asservi. Et, chose singulière, Juvénal, qui décrit leurs danses en quelques vers énergiques, parle des castagnettes (*testarum crepitus*), dont le cliquetis marquait déjà la cadence de leurs pas, et peint ces attitudes penchées et ces mouvements lascifs qui sont encore aujourd'hui le caractère des danses espagnoles ¹.

¹ Juvénal, sat. XI. — Martial en parle à peu près dans les mêmes termes, liv. V, épigr. 78.



VOYAGE

EN

ESPAGNE



& M^c
1865

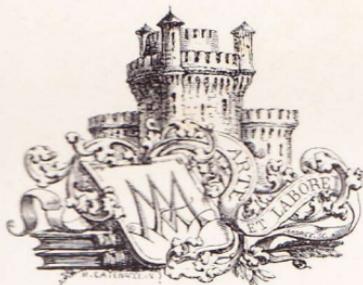
VOYAGE EN ESPAGNE

PAR

M. EUGÈNE POITOU

CONSEILLER A LA COUR D'ANGERS

ILLUSTRATION PAR V. FOULQUIER



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXII

TABLE DES CHAPITRES



CHAPITRE I

Le pays basque. — Pampelune.	7
--------------------------------------	---

CHAPITRE II

Saragosse. — Notre-Dame-del-Pilar. — La Seo. — L'Aljaferia et Antonio Perez. — Alcala de Henarès	25
--	----

CHAPITRE III

Madrid. — La sierra Morena. — Baylen. — Andujar. — Cordoue. — La mosquée. — Les Arabes.	49
---	----

CHAPITRE IV

Séville. — L'Alcazar. — Don Pèdre le Cruel. — Le musée. — La cathédrale. — Les gitanos.	83
---	----

CHAPITRE V

Séville (suite). — La semaine sainte et les processions. — Les courses de taureaux.	113
---	-----

CHAPITRE VI

L'Andalousie. — Xerès de la Frontera. — Le roi Rodrigue. — Cadix. . . .	135
---	-----

CHAPITRE VII

Gibraltar. — Malaga. — De Malaga à Grenade	161
--	-----

CHAPITRE VIII

Grenade. — L'Alhambra. — Le Généralife.	189
---	-----

CHAPITRE IX

Grenade, sa grandeur et sa décadence. — Les peintures de l'Alhambra. — La ville et la Vega. — Départ, mésaventure et retour	215
---	-----

CHAPITRE X

Grenade (suite et fin). — Démêlés avec la justice espagnole. — Mœurs, caractère, état politique.	253
--	-----

CHAPITRE XI

Carthagène. — Alicante. — Elché et les palmiers. — Orihuela. — Murcie et sa Huerta	273
--	-----

CHAPITRE XII

Aranjuez. — Tolède. — La cathédrale. — Ximènès de Cisneros.	293
---	-----

CHAPITRE XIII

Retour à Madrid. — Le musée. 315

CHAPITRE XIV

L'Escurial. — Philippe II. — Don Carlos. — Une exécution capitale sous
Philippe II. 341

CHAPITRE XV

Avila. — Sainte Thérèse. — Burgos. — Le Cid. 367

